

REVUE BELGE
DE
NUMISMATIQUE
ET DE SIGILLOGRAPHIE

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE

DIRECTEURS :

MM. LE V^e B. DE JONGHE ET VICTOR TOURNEUR

1920

SOIXANTE-DOUZIÈME ANNÉE



BRUXELLES

PALAIS DES ACADEMIES

Des presses de

L'IMPRIMERIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

1920

LA MÉDAILLE
DE
CORNEILLE-FRANÇOIS DE NÉLIS
PAR
MASTRELLINI

Parmi les médailles de la collection Lombaerts (1) qui sont entrées au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque royale, se trouve une fonte revêtue d'une patine vert foncé à l'effigie de l'évêque d'Anvers, Corneille-François de Nélis. En voici la description :

CORNEL (ius).FRANCISCVS DE NELIS EPISC (opus). ANTVERPIENSIVM. Buste à mi-corps à droite de de Nélis nu-tête, en redingote. Sur la coupe du buste, MASTRELLINI. Au-dessous A (nno). MDCCIIC.

R. Sur le flanc d'une montagne, un vieillard aveugle, barbu, nu-tête, vêtu d'une tunique et d'un manteau, étend le bras vers une plaine dans laquelle on distingue des habitations. Aux pieds du vieillard, un jeune homme est assis sur son manteau, les deux mains croisées sur le genou droit. Derrière les deux personnages, un rocher couvert d'arbres ; au ciel, un nuage.

Médaille coulée à listel tourné. Diamètre : 83 millimètres. Bronze. Pl.III.
Cabinet des Médailles de la Bibliothèque royale.

(1) *Catalogue... de la Collection de feu M. Edmond Lombaerts, à Anvers.* Amsterdam, J. Schulman, 1914, p. 115. Voici la notice du catalogue avec ses inexactitudes :

1856. 1798. **Corneille François de Nelle, évêque d'Anvers.** CORNEL FRANCISCVS DE NELIS EPISC ANTVERPIENSIVM. Buste de l'évêque à dr. dessous A. MDCCIIC. Rev. Homme barbu debout dans un paysage, à côté de lui, un jeune homme assis. mm 84. Br. Belle médaille coulée par Giustiani, fort rare.

On se demande comment l'auteur du catalogue a été amené à attribuer cette médaille à un Giustiani, alors que la pièce est signée clairement et indubitablement Mastrellini, ainsi qu'on le verra plus loin.

La facture de cette œuvre témoigne chez son auteur d'une grande facilité d'exécution : c'était certainement un excellent portraitiste ; le buste du prélat est traité non sans largeur et on sent que les traits doivent être rendus avec vérité ; la composition du revers est habilement établie ; mais, si les personnages sont bien campés, le détail en est peu soigné : les mains, les pieds, par exemple, n'ont pas le fini que l'on attend dans de semblables travaux ; les maisons qui se détachent à l'arrière-plan, sont à peine ébauchées. Bref, l'impression qui se dégage de l'ensemble est qu'on se trouve en présence d'une œuvre de sculpteur plutôt que de médailleur.

Or, Mastrellini, l'artiste qui a inscrit son nom au droit de notre pièce, sur la coupe du buste, était précisément un sculpteur (1). Il vivait à Rome à la fin du XVIII^e siècle et il semble avoir exécuté surtout des médaillons, parmi lesquels il faut citer celui de J. Pichler.

L'allégorie du revers doit avoir naturellement trait soit à un épisode de la vie de de Nélis, soit à l'un des produits de son activité. C'est pourquoi il importe de jeter un rapide coup d'œil sur la biographie de l'évêque d'Anvers dans l'espoir d'y découvrir l'explication d'une scène dont, sans recherches approfondies, on ne pourrait comprendre la véritable signification.

* * *

Corneille-François de Nélis (2) naquit à Malines le 5 juin 1736 ; il était fils de Corneille Nélis, greffier du pays de Grimber-

(1) MASTRELLINI, Roman sculptor of the second half of the eighteenth century and author of numerous Portrait-medallions, among which two, one with bust of John Pichler, the gem-engraver, and the other, with an unknown male portrait, were reproduced in enamel paste by the Tassies. Bibl. Raspe o. c. J. M. GRAY, *James and William Tassie*. 1894. L. FORRER, *Biographical Dictionary of Medallists*, III, Londres, 1907, p. 608.

(2) Il existe de nombreuses biographies de de Nélis. Voici celles auxquelles on a eu recours : GOETHALS, *Lectures relatives à l'Histoire des Sciences... en Belgique*, t. III, Bruxelles, 1838, pp. 240-268. — P. STAES, *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1848, pp. 229-247. — DE STASSART, *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, XIX, 1853, pp. 91-107. — Ch. PIOT, *Biographie nationale*, XV, 1899, col. 568-583. Le ms. 17678 de la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique renferme des notes biographiques inédites sur de Nélis par Van Hulthem (f^o 8).

gen, et de Thérèse Wolschaert. Après avoir reçu une première formation au collège des Oratoriens de sa ville natale, il suivit les cours de philosophie à la pédagogie du Château, à Louvain ; il fut proclamé premier le 21 octobre 1753. A la suite de ce brillant succès, il garda pendant toute sa vie une prédilection pour les spéculations philosophiques.

De Nélis entra ensuite dans la carrière ecclésiastique. Ses succès y furent rapides : en 1757, malgré son jeune âge et bien qu'il n'eût pas terminé ses études théologiques, il fut nommé à la présidence du Collège de Malines, à Louvain ; en 1758, il devint bibliothécaire de l'Université et fut presque en même temps pourvu d'une prébende de la collégiale Saint-Pierre à Louvain. Il obtint le grade de licencié en théologie en 1760.

Le comte de Cobenzl et le comte de Nény, qui apprécièrent beaucoup de Nélis, ne lui marchandèrent pas leur protection : le 22 juillet 1765, il fut pourvu d'un important canonicat à Tournai ; de plus, son évêque ne tarda pas à le nommer grand-vicaire, charge qui lui valut la présidence des Etats du Tournaisis.

Lors de la mort de l'empereur François I^{er}, de Nélis fut chargé de prononcer en l'église Sainte-Gudule à Bruxelles, l'éloge du défunt (9 novembre 1765) ; il le fit en latin. En 1769, ce fut lui qui dirigea la formation de l'Académie de Bruxelles. Cinq ans plus tard, Marie-Thérèse lui confia le soin de faire connaître les Pays-Bas et leurs institutions à l'archiduc Maximilien, le futur électeur de Cologne. Ce fut encore de Nélis qui, le 23 décembre 1780, à Sainte-Gudule, fit avec le plus grand succès, le panégyrique de l'Impératrice défunte. Il se servit cette fois du français et Joseph II lui envoya comme souvenir une bague en brillants de l'écriin de sa mère.

De Nélis semblait favorable aux réformes projetées par l'Empereur ; aussi celui-ci, le 10 novembre 1784, le désigna-t-il pour succéder à Wellens à l'évêché d'Anvers. Le 5 juin de l'année suivante, il fut sacré en l'église métropolitaine de Malines par le cardinal Jean-Henri de Frankenberg.

Contrairement à toute attente, de Nélis fit opposition à l'institution du Séminaire général de Malines, et protesta contre la fermeture de son séminaire épiscopal. Il favorisa la constitution de l'armée du colonel Vandermersch, et, à la réunion des Etats généraux qui eut lieu après la bataille de Turnhout, il fit adopter

par l'assemblée l'acte fédératif qu'il avait préparé pour l'union entre les provinces et l'établissement du Congrès souverain en qui devait résider le pouvoir exécutif. Aussi fut-il élu par acclamation président des Etats Généraux.

De Nélis fut toutefois éclipsé par Vander Noot et Van Eupen et ne joua qu'un rôle secondaire pendant la Révolution brabançonne. Il comprit très vite que le mouvement était condamné à échouer, et se rapprocha du gouvernement autrichien. Il était à la tête de la députation envoyée à Bonn le 9 juin 1791 par les Etats de Brabant pour ramener en Belgique les gouverneurs généraux : le duc de Saxe Teschen et Marie-Christine. Toutefois de Nélis ne recouvra plus son ancien crédit à la cour. Les événements politiques allaient d'ailleurs le forcer à s'expatrier : la conquête de la Belgique par les armées françaises l'obligea de fuir en Hollande d'abord. Il passa par Amsterdam (août 1794), où il confia ses valeurs, son argenterie, ses bibelots et jusqu'à ses vins à la maison Vanden Yver et C^{ie}, qui lui servit dès lors de banquier (1). Il traversa l'Allemagne où il s'arrêta à l'université de Göttingen, puis passa en Suisse où il alla rendre visite, à Zurich, à Lavater qui avait traduit en allemand un de ses ouvrages. En septembre 1795, il était à Bologne où il fut malade pendant quelque temps. De là, il gagna Rome où il se mit en relations avec la plupart des érudits qui habitaient la ville éternelle. Il y vécut toutefois simplement, avec un seul domestique et un prêtre de l'Oratoire qui lui servait de secrétaire. Ses journées étaient consacrées à ses travaux littéraires qui abrégèrent l'ennui de l'exil. Car de Nélis était en réalité exilé : son nom avait été porté sur la liste des émigrés.

Le prélat désirait toutefois rentrer au pays. En thermidor an V, il écrivit de Rome à Van Hulthem, pour lors membre de la députation au Conseil des Cinq Cents, aux fins d'obtenir sa radiation ; mais, à la suite du coup de force du 18 fructidor (4 septembre 1797), il perdit tout espoir de rentrer en Belgique. A l'approche des armées françaises, il se rendit à Florence et de là, pour être plus tranquille, il se retira à Campo Malduli, dans

(1) Le manuscrit 20733 de la Bibliothèque royale de Belgique, f^o 69-72, renferme une copie authentiquée par notaire des lettres d'affaires adressées par cette maison à de Nélis de 1794 à 1798. On y lit maint détail intéressant.

le couvent des Camaldules; il y mourut d'hydropisie le 21 août 1798.

* * *

L'activité littéraire de de Nélis se partagea entre l'histoire et la philosophie. Dans le premier de ces domaines, son ouvrage principal est son *Belgicarum rerum Prodromus sive de Historia belgica ejusque Scriptoribus præcipuis Commentatio*, Anvers, 1790. C'est une sorte de dissertation sur les sources de l'histoire de Belgique qui devait servir de préface à la collection des historiens des Pays-Bas que le Comité historique, dans lequel de Nélis siégeait en compagnie du marquis de Chasteler, de Des Roches, de Gérard et de de Ghesquière, se proposait de publier.

Sur le terrain philosophique, de Nélis est surtout connu par un recueil d'entretiens philosophiques qu'il intitula *L'Aveugle de la Montagne*. Les cinq premiers entretiens furent publiés à Anvers, chez Grangé, en 1789; les trois autres parurent en 1793. De Nélis les donne comme originairement écrits en grec, et traduits par lui en français d'après une version latine seule conservée, dont le titre serait : *Senis Pythagorici caeci de natura ac phaenomenis rerum ad Theogenem filium Disputationes sex*. C'est là, bien entendu une pure fiction, car l'auteur a écrit directement en français.

L'édition d'Anvers est ornée d'une eau forte retouchée au burin et tirée en noir, exécutée par Juste Chevillet (1) qui a rendu par la gravure un passage du premier des entretiens (pl. IV). L'auteur fait discourir un vieillard pythagoricien aveugle qui s'adresse à son disciple favori Théogène, dont il a fait son fils adoptif. L'aveugle s'écrie (2) :

« Théogène, vous soupirez, et c'est moi certainement qui en suis la cause. Vous ne voulez donc pas croire que je ne suis pas

(1) Juste Chevillet, dessinateur et graveur né à Francfort-sur-Oder en 1729, mort à Paris en 1790, élève du célèbre graveur J. G. Wille dont il épousa la belle-sœur. Il travailla surtout pour Wille et reproduisit les maîtres français Chardin, Greuze, Watteau de Lille, Santerre, Raoul et quelques petits maîtres hollandais. Voy. R. PORTALIS et H. BÉRALDI, *Les Graveurs du XVIII^e siècle*, Paris, 1880, pp. 387-394.

(2) *L'Aveugle de la Montagne*. A Amsterdam et à Paris, chez la Société des Libraires (Anvers, Grangé), 1789, p. 2.

si fort à plaindre ? Dites-moi, je vous prie, quelle vue est la plus agréable, *celle des habitants de la plaine, là-bas, dans la ville où vous demeurez, ou celle de cette colline si élevée, où nous voici ?* Dans la ville, vous voyez des colonnes, des portiques, des temples, un colysée ; mais vous ne voyez qu'un ou deux de ces objets à la fois ; l'un vous empêche de voir l'autre. Ici s'offre à vos yeux le plus bel ensemble, un amphithéâtre charmant ; vous découvrez toute la beauté de la ville, et celle du plan sur lequel elle a été bâtie. Voyez, Théogène, comparez et décidez.

» Il en est ainsi par rapport à moi... »

Chevillet a représenté le vieux pythagoricien nu-tête, debout sur le flanc d'une colline ; à sa gauche est assis sur son manteau, au pied d'un buisson précédé de deux arbustes, le jeune Théogène qui, les mains croisées sur le genou droit, suit du regard les gestes de l'aveugle ; celui-ci tend les bras vers le panorama qui se déroule dans la plaine. On y aperçoit une ville dans laquelle on distingue un colysée, des temples ornés de colonnes, un portique et un amas confus d'habitations.

Le graveur a parfaitement exprimé graphiquement la scène que l'auteur avait dépeinte. Il l'a fait avec conscience, mais aussi avec la médiocrité artistique qui caractérisait son talent.

Chevillet a dû graver sa planche en 1788 : la première édition de *l'Aveugle de la Montagne* est de 1789. Dix ans plus tard, Mastrellini, l'auteur de la médaille qui nous occupe, s'est borné à exécuter en relief le dessin du graveur, et encore ne l'a-t-il pas fait avec fidélité : s'il a reproduit assez exactement le groupe des personnages, il a néanmoins placé le vieillard en profil franc au lieu de le laisser en profil perdu, et il a modifié avec bonheur, il faut le reconnaître, le drapé du manteau de Théogène. D'autre part, il a fait perdre à la scène une partie de sa signification en remplaçant le panorama de la ville par de vagues huttes qui se profilent sur l'horizon. Il est bien certain que Mastrellini, lorsqu'il a exécuté le revers de la médaille, n'a pas pris la peine de lire le passage de la dissertation de de Nélis qu'elle devait rappeler.

De Nélis ne pouvait d'ailleurs y veiller : il devait être mort lorsque le sculpteur romain produisit son œuvre : celle-ci a dû être destinée à conserver la mémoire de l'évêque d'Anvers ; ce dernier était surtout connu en Italie par son *Aveugle de la Mon-*

tagne dont il avait publié une deuxième édition à Parme en 1795, avec la planche de Chevillet tirée en brun, cette fois, et une troisième à Rome en 1797. Cette dernière est également accompagnée d'une gravure en taille douce de Luigi Cunego d'après Geremia Rovara. C'est une interprétation libre de la composition de Chevillet. La scène se passe encore au haut d'une colline, mais l'aveugle est debout de face sous un platane ; il s'appuie du bras gauche sur une table de pierre. A ses pieds est assis Théogène. La ville de l'arrière-plan est remplacée par un colysée de vastes dimensions et, derrière les personnages, on aperçoit une sorte de petite chapelle antique.

Mastrellini n'a pas connu cette gravure, mais l'édition de Rome est d'une importance capitale pour établir le sens réel de la scène concrétisée par Chevillet : la préface nous apprend que de Nélis lui-même s'est mis en scène sous les traits du vieillard aveugle, et que Théogène symbolise la jeunesse des classes dirigeantes à laquelle le prélat destinait ses enseignements.

« Les Philharmonica (1) suivront, écrit l'évêque d'Anvers, s'il plaît au ciel ; surtout si le ciel daigne continuer à l'auteur le goût de la retraite et des occupations solitaires dont les circonstances lui font une loi. *Il n'est nulle part plus content que sur sa montagne où il instruit Théogène, et, en Théogène, tous les jeunes gens de quelque expectation, dont le monde a bien besoin* (2). »

VICTOR TOURNEUR.

(1) Titre que devait porter la dernière partie de l'*Aveugle de la Montagne*.

(2) Préface de l'édition de Rome, 1797, p. II.



MASTRELLINI CORNEILLE-FRANÇOIS DE NÉLIS.

1798.



CHEVILLET. L'AVEUGLE DE LA MONTAGNE.